



**Cérémonie de remise des insignes
de Commandeur de la Légion d'Honneur**

A

EDGAR MORIN

16 janvier 2002

Discours de BERTRAND DELANOË,

Maire de Paris,

Mesdames et Messieurs, chers amis,

C'est très brièvement que je vais vous dire l'honneur qu'Edgar Morin a fait à Paris, tout au long de sa vie bien sûr, j'y reviendrai en quelques secondes, mais en choisissant la maison des Parisiens pour que Philippe Dechartre lui remette, au nom de la République, le mérite qui lui revient. Je voudrais vous dire que votre assemblée même, Edgar Morin et Philippe Dechartre, illustre ce que je viens de dire, c'est-à-dire, c'est un honneur pour Paris que cette cérémonie se déroule ici.

Cette cérémonie est autour d'Edgar Morin, mais le fait que Philippe Dechartre lui remette cette décoration est pour moi très important. Car ce qui vous lie tous les deux et ce qui lie beaucoup de vos amis ici, c'est d'abord une histoire exceptionnelle par rapport à laquelle les valeurs de Paris, ville compagnon de la libération, sont étroitement associées : c'est, d'abord et avant tout, la Résistance. La Résistance, vous deux, et beaucoup de visages amis que je vois avec tant d'affection, qui sont dans cette salle. Ce que ma génération doit à



des femmes et des hommes comme vous, qui avez su avoir le courage moral et physique de dire, de faire, d'agir, de prendre les risques à un moment exceptionnel que ma génération n'a pas connu qui est l'essentiel de la vie collective : la liberté et la dignité de l'être humain. Mais, cher Edgar Morin, Philippe Dechartre dira mieux que moi ce que nous vous devons : homme engagé, citoyen, acteur de la vie démocratique, jamais indifférent, et qui ne laisse jamais indifférent d'ailleurs. Vous êtes aussi de ces scientifiques qui nous font progresser, de ces scientifiques qui nous invitent à comprendre la complexité humaine, et grâce à vous dans le débat, dans la contradiction, dans ce que nous avons de meilleur en nous, lorsque l'intelligence nous guide, guide nos interrogations, nos erreurs et aussi nos avancées collectives, vous avez aidé notre société sur des sujets essentiels. Vous avez défriché, que ce soit sur le terrain de la décolonisation, de l'écologie, de la libération sexuelle, vous avez en bien des circonstances, Edgar Morin, librement, modestement, mais avec une détermination sans faille - et quel talent et quelle méthode ! - vous avez fait en sorte que celles et ceux qui sont le produit du suffrage universel, c'est ainsi en démocratie, nous puissions nous nourrir de vos réflexions, vous et beaucoup qui sont dans cette salle.

À travers l'hommage que Paris vous rend, Edgar Morin, je veux rendre hommage aux intellectuels, aux intellectuels par rapport auxquels l'homme public dans sa gestion quotidienne ne peut pas être suiviste, mais s'il n'écoute pas, s'il ne réforme pas, s'il ne se laisse pas inspirer, bousculer, alors l'homme public ne peut pas remplir sa mission et gérer au quotidien avec des résultats concrets dans la vie de nos concitoyens. Dans cette salle, j'ai peu vu une concentration aussi importante de talents, d'expériences, de richesses et aussi, une concentration internationale. Je ne peux pas vous citer tous, mais je suis évidemment très heureux de voir ici Mario Soares ; je suis très heureux de voir qu'il y a beaucoup d'intellectuels, mais aussi beaucoup d'intellectuels engagés dans le débat médiatique qui fait que cette société est une société civilisée. Paris a parfois donné au monde, par les valeurs, par la beauté et par l'intelligence : c'est Paris ville ouverte aux influences, c'est Paris ville ouverte à ceux qui dérangent, à ceux qui nous remettent en cause et, Edgar Morin, vous en êtes un symbole.

J'arrêterai là mon propos pour vous dire « Merci au nom de Paris ». Pour vous dire que Paris est fier de vous. Mais, Paris est aussi très fier des idées, des femmes et des hommes qui se réunissent autour de vous. Merci encore d'avoir choisi ce lieu, ce symbole pour la cérémonie pour laquelle je passe maintenant la parole à Philippe Dechartre.

Discours de PHILIPPE DECHARTRE

**Monsieur le Maire de Paris,
Monsieur le Président de la République portugaise,
Madame la Première Adjointe de Paris,
Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs les Elus,
Mesdames, Messieurs,
Chers Amis,**

Nous sommes réunis, dans la joie, pour fêter la promotion d'Edgar Morin au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur. La République a conféré au philosophe, au sociologue, au penseur ce haut grade dans notre premier Ordre national. Mais plus singulièrement, en cet instant, c'est à titre militaire, Edgar que tu vas recevoir la cravate rouge. Elle décorera le soldat de la Résistance, l'officier des Forces françaises combattantes, le chef clandestin qui, sous l'occupation allemande, avait mis son intelligence, sa sensibilité, son courage, sa jeunesse au service de la France, dans sa lutte pour la liberté.

Monsieur le Maire,

C'est un grand honneur que vous avez bien voulu nous faire, à tous, que de présider cette cérémonie, chez vous, à l'Hôtel de Ville. Nous y sommes très sensibles. Nous savons qu'au-delà de vos fonctions du quotidien et de vos vues d'avenir, vous portez, haut, devant l'opinion, par symbole et par adhésion personnelle, le passé de Paris. Et combien de toute votre fierté de Maire, de toute votre sensibilité d'humaniste, vous êtes fondamentalement attaché à l'histoire de la ville lumière. Cette histoire qui raconte cent pages de la gloire de la France et, parmi elles, le rude et encore tout récent combat de la capitale pour sa libération : « Paris, Paris libéré, libéré par lui-même » disait, ici, dans cet Hôtel de Ville le Général de Gaulle. Cette libération à laquelle Edgar Morin a participé les armes à la main.

Je veux aussi, cher Edgar, avant de faire, selon la tradition, ton éloge, remercier nos camarades du Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés (MNPGD), notre réseau de résistance, survivants de cette grande affaire, apportant par leur présence, le souvenir des camarades qui nous ont quittés. Je remercie Georges Beauchamp, Pierre Bugeaud et notre Officier liquidateur Jacques Benêt, tous deux membres de notre Comité directeur clandestin, d'être parmi nous, « grands témoins » d'un terrible et glorieux passé. Et chacun comprendra qu'on ne peut évoquer ces jours où l'engagement patriotique, la décision politique pouvaient avoir pour prix la torture et la mort, sans que je

parle, avec respect et affection, de celui qui fut des nôtres, avec toute son intelligence et tout son courage physique, notre camarade François Mitterrand. Il a partagé nos décisions, nos actes, nos risques et nos espoirs. Nous étions liés ; absolument. Nous avons pu les uns et les autres, par la suite, avoir des itinéraires différents. Jamais nous n'avons trahi ou même oublié cette fraternité première. C'est là dans l'amitié qu'il faut trouver l'explication d'un mystère bien simple, qui a pu étonner parfois - et aujourd'hui encore - des observateurs à l'esprit compliqué.

Mais, Edgar, il faut que je parle de toi. Je l'ai dit : la tradition le veut. Il y a une apparente schizophrénie à présenter dans le même temps le philosophe et le soldat. Mais, après tout, Marc Aurèle était bien l'un et l'autre à la fois.

C'était au printemps 43, entre la place Clichy et la place Blanche. Nous venions de nous rencontrer pour la première fois, nos agents de liaison ayant organisé la rencontre. Nous marchions à pas comptés, nous flairant comme deux chats méticuleux et en alerte. Pensez donc, tu étais communiste, j'étais gaulliste. Et, nous avons parlé. De tout. De la guerre bien sûr. Mais de tout, aussi. Il fallait casser la méfiance. Je me souviens bien : nous en étions au dixième aller et retour (un mauvais point pour des clandestins). Je t'ai dit : « Bon, comme moi tu te bats contre les nazis, pour libérer le sol de la Patrie, pour la liberté, pour la naissance d'un monde nouveau. Mais dis-moi : « au plus profond de toi quel a été le déclic ? » et comme nous étions encore marqués par nos études, je crois même avoir dit « Quel a été le «clinamen» ? En somme : ton axiome essentiel qui se prononce au-dessus des choses ? » Tu m'as répondu littéralement, en toute simplicité : « La patrie, oui. Mais je sens que je ne peux plus m'abstraire d'un combat mondial de vie ou de mort »... Le philosophe déjà !

Et, hier, c'était le 13 décembre 2001, je tombai, dans un journal du soir, sur ces double pages que la presse réserve aux Grands de la pensée et je lus un article de toi intitulé « Société-monde contre terreur-monde ». Me voilà soudain en arrêt sur une phrase. Tu as écrit : « Aujourd'hui il y a un problème de vie ou de mort pour l'humanité. La grande Cause est de civiliser la terre, que j'ai appelée la terre Patrie ».

Cinquante-neuf ans après ! Sens pour sens et mot pour mot ! Tout est donc clair. Dans cet univers de la complexité que, dans ton œuvre, tu analyses méticuleusement, amoureuxment, il y a l'homme : l'homme, avec ses extraordinaires contradictions et sa fascinante unité. Je ne sais si tu aimes Sartre ? Il a été mon professeur et j'ai tant appris de lui que j'ai des faiblesses pour lui. Il nous avait dit un soir au café : « Quoi que vous fassiez et quel que soit votre itinéraire... tout au bout, vous ne trouverez que vous-même ».

Le vieux franc-maçon que je suis, déchiré entre le goût de l'absolu et la tolérance, se retrouve dans la pensée de l'un et de l'autre et chez toi surtout quand tu écris : « Je suis persuadé de ce que dit Pascal : le contraire d'une vérité profonde n'est pas obligatoirement une erreur ; c'est une autre vérité profonde ».

Ceux qui, à l'université, t'ont remis ta croix de Chevalier de la Légion d'Honneur et ta rosette d'Officier ont parlé du philosophe qui, par l'amplitude monumentale de son œuvre, honore notre temps. Je n'ai pas la compétence pour le faire à mon tour. Encore que, je voudrais dire combien ma rencontre avec ton écrit a irrigué ma sensibilité et m'a, raisonnablement, donné le vertige :

« Y a-t-il, dis-tu, possibilité de refouler la barbarie et vraiment de civiliser les humains ? Rien n'est assuré, y compris le pire. L'Humanité est en rodage ».

Et voilà que, au détour d'une phrase d'aujourd'hui nous nous retrouvons encore tous les deux entre Clichy et Blanche...

Je sais, je devrais approfondir et poursuivre, tant tu as de choses à nous apprendre sur « l'Homme Univers ». Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on décore l'auteur « du discours de la méthode »... de son temps ! Mais je veux et je dois parler du soldat. D'abord tu as fait tes classes, tu as milité. Dure école. Tu as été recruté par l'étrange et fascinant André Ulmann, acide compagnon de route du parti communiste. Tu as été le camarade de Michel Cailliau {neveu du général de Gaulle), dit « Charrette », dans la résistance, téméraire et pince-sans-rire, qui avait répondu en 43 à un importun qui se prévalait d'une vague parenté militaire de haut grade : « Oh vous savez, Monsieur, on a tous plus ou moins un général dans sa famille ». Tu as vécu le quotidien du clandestin. En juillet 43, tu dois contacter un ingénieur d'Ugine, sur ordre d'Ulmann, pour prendre livraison d'un émetteur radio. Mais tu es un bizuth, alors tu y vas franco. L'accueil est glacial :

- Je viens de la part d'Ullmann
- Ulmann qui ?
- Je veux dire de la part d'Antonin Pichon
- Quel Pichon ?
- Mais je viens pour le poste émetteur !
- Quel émetteur ?
- Vous savez bien, c'est pour la résistance..
- Quelle résistance ?

Encore heureux que ce dialogue surréaliste se soit bien terminé. Tu as vite compris, tu as filé la queue basse. Il y a aussi cette incroyable saga qui aurait pu donner naissance à un film joué par Bourvil et intitulé : « La valise ». Il s'agissait de récupérer à Lyon, planquée dans une chambre de bonne, une valise bourrée d'explosifs, de fausse monnaie et de faux papiers et de la convoier jusqu'à Paris. Et, bien entendu, rien ne marche et tout se complique.

De chacun à chacun, on se refile la patate chaude. De Lyon à Villeurbanne, de Villeurbanne à Toulouse, de Toulouse à Paris. De planques en planques, de caches piégées en boîtes aux lettres brûlées et de trains en trains, de métros en métros et la Gestapo partout : une cocasse et dramatique partie de gendarmes et de voleurs.

La maudite valise a survécu et les trois protagonistes de la cavalcade aussi : Edgar, sa compagne et Clara Malraux ! Tous quatre arrivés à bon port. Énorme rigolade aujourd'hui, cinquante neuf ans après, quand on se raconte l'aventure... qui

aurait pu se terminer, dans un fossé, à l'aube !
Mais Edgar... ! Toi et moi, nous le savons : « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est le destin ! ».

Edgar Morin, a fait ses classes et ses preuves. Vient alors le temps des responsabilités et des commandements. Je vais aller vite. Qu'importe aujourd'hui les postes d'hier, tous dangereux, piégés, assassins, cruels. Pour le MNPGD tu es chef régional du Languedoc. Puis tu commandes à Toulouse, dans la fameuse région RV. Enfin tu es membre du triumvirat du Commandement Paris-Ile-de-France. Et partout, tu es un chef militaire.

Et puis ! Et puis, c'est la catharsis des tragédies grecques ! Tu écris dans ton « auto-critique » : « A Paris, la sixième nuit de l'insurrection, les cloches se mirent à sonner de partout. Nous montâmes sur la terrasse de la Maison du Prisonnier qui était notre quartier général, place Clichy. Dans le tumulte des cloches, des incendies flambaient à la périphérie de la ville. Puis, un peu partout des feux d'artifice s'élevèrent dans le ciel. La division Leclerc entra dans Paris insurgé ! ».

On pense à Giraudoux et à son Electre, avant que ne tombe le rideau.
La femme Narsès : « Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève comme aujourd'hui, que tout est saccagé et que l'air pourtant se respire, que la ville brûle et qu'on a tout perdu mais que les coupables agonisent dans un coin du jour qui se lève ?

Le mendiant : cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'Aurore. »

De Gaulle descend les Champs-Élysées. Pour le rejoindre une voiture EFI sillonne Paris. Georges Beauchamp la conduit. Des miliciens tirent dessus. Elle crève le barrage. A l'arrière, par le toit ouvrant, Edgar Morin brandit un immense drapeau tricolore.

Edgar, c'est pour avoir tenu, haut et ferme, ce drapeau que le gouvernement de la République, Aujourd'hui, te fait Commandeur de la Légion d'Honneur.

*Lieutenant Edgar Morin, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés : **Nous vous faisons Commandeur de la Légion d'Honneur.***

Discours d'EDGAR MORIN
Le 16 janvier 2002

***Cher Bertrand Delanoë, cher Philippe,
chers amis rencontrés sur le chemin de la vie et qui me manifestez votre
fidélité,***

*Voici qu'en cet Hôtel de Ville, foyer de l'insurrection de Paris en 1944,
sur la place de laquelle nous avons rencontré les premiers chars de l'armée
Leclerc en pleurant de joie les uns et les autres.
Voici que m'apparaît et me réapparaît la période de mon passé à laquelle je
tiens le plus.*

*Sont présents ici, de chers compagnons non seulement survivants, mais toujours
vivants d'esprit et de cœur :*

*Jacques Francis Rolland, mon plus vieux camarade, ce camarade de lycée, avec
qui je fus sous l'occupation aux jeunesses communistes aux Forces unies de la
jeunesse patriotique et aussi au MNPGD.*

*Présent ici, Jacques Benêt, à qui je dois tant. Pierre Bugeaud qui fut avec moi
responsable de la région parisienne.*

*Présent ici, Georges Beauchamp, co-responsable également de la région
parisienne qui me fit ce qu'il appelait un beau cadeau.*

*Je ne sais pas si tu te souviens : tu allais me présenter comme adjoint celui qui
est devenu un de mes meilleurs amis, Dionys Mascolo. Tu m'as dit : « Je vous
fais un très beau cadeau ». Merci de ce cadeau et merci de ton amitié qui te
rend présent.*

*Pierre Bugeaud, Jacques Benêt, et toi aussi vous êtes témoins de cette
époque.*

*Je ne veux pas oublier ma compagne de résistance devenue ensuite mon épouse
à la fin de la guerre, Violette Chapellaubeau.*

*Je ne peux pas oublier toujours vivant, l'anti-fasciste autrichien Félix Kreisler,
compagnon du MNPGD, qui fut déporté mais revenu de Buchenwald.*

Sont présentes en moi ici les ombres des amis tués par les nazis.

*Claude Dreyfus, emporté dans le dernier convoi pour Buchenwald, mort à Dora
Ellrich.*

Joseph Recanatri, mort à la libération de Mauthausen.

*Jean Krazatz, marin allemand de Hambourg combattant dans la guerre
d'Espagne, qui fut mon adjoint et qui fut assassiné après d'horribles tortures
dans les caves de la Gestapo.*

*Et ceux qui, depuis cette époque, ont disparu : nos dirigeants André Ulmann,
Michel Cailliau, François Mitterrand, ces deux derniers rivaux, mais en moi à
toujours unis dans l'amitié et l'admiration pour leur courage.*

*Pierre Le Moigne, ce héros comme aurait dit Victor Hugo « au sourire si doux ».
Clara Malraux, et je vois qu'est ici présente Florence, sa fille.*

Les époux Robene, couple d'ouvriers, qui nous ont hébergé Jean et moi à Pechbonnien près de Toulouse.

Et puis, ces amis si chers que j'ai connu au MNPGD qui sont devenus des amis de destin.

Dyonis Mascolo, Marguerite Duras, Robert Antelme dont je revois le visage en son fils Frédéric, ici présent auprès de sa mère, Monique.

Et je pense à Georges Szekers, ce Hongrois qui m'a initié à la philosophie de Hegel tout en faisant de la résistance. Didier Limon, ce trotskiste lui aussi résistant et tous ceux que j'ai connus peu après : Pierre Hervé, Marcel Degliame, Pierre Courtade.

Oui, j'ai eu d'autres amis, pas seulement des amis de générations nouvelles, mais aussi des amis qui n'ont pas fait de la résistance bien qu'il me fut impossible pendant des années de me lier avec ceux qui ne furent pas des nôtres, qui ne furent pas de cette inoubliable et irremplaçable fraternité de destin.

Cette période tragique pour le pays et pour le monde j'en ai pleinement vécu la tragédie, l'aléa, l'incertitude, l'angoisse, mais je l'ai vécue avec une sorte de plénitude, j'étais d'accord avec moi-même, j'étais immergé dans une grande fraternité qui allait bien au-delà des frontières. Comme disait Rimbaud, j'avais le sentiment « de posséder la vérité dans une âme et un corps », cette vérité : la liberté.

Oui, j'avais une double, peut-être multiple identité puisque j'étais communiste et j'étais gaulliste. Pour moi le communisme, c'était une relation mystique, une sorte de cordon ombilical avec les sommets du parti. Et être gaulliste, une relation concrète avec des amis hors de la rigidité du parti et de la « langue de bois ».

Juif, je m'appelais de mon pseudonyme Gaston Poucet.

Communiste, Juif et gaulliste : trois péchés mortels de l'époque dont Poncet me protégeait avec d'admirables vrais-faux papiers.

Oui, j'étais un sous-marin et nombreux furent des sous-marins à double identité sincère à l'époque, c'est-à-dire à la fois automatiquement résistant et à la fois automatiquement croyant dans le communisme ; je pourrais dire, j'étais déjà un « sous-marrane ».

Parce que pour moi, ma généalogie, celle des marranes qui ont dépassé le judaïsme et le christianisme et dont je me reconnais héritier, se nomment, excusez du peu : Montaigne, Cervantès, Spinoza.

Et c'est ainsi que vous pourrez peut-être comprendre le désarroi qui m'est arrivé après ces jours inouïs de la libération. La vie civile fut pour moi la vie prosaïque, les mesquineries. Je suscitais la méfiance politique des gaullistes et des communistes. J'avais d'ailleurs difficulté à m'insérer parce qu'on se méfiait légitimement de moi, puisque j'étais ce marrane, ce sous-marrane. J'ai pu organiser une exposition qui s'appelle « Crimes hitlériens », au Grand Palais. J'étais très, très mal à l'aise et l'issue me fut donnée par l'ami Pierre Le Moigne qui me mit en rapport avec le commandant Chazeaux, au magnifique pseudonyme « Durandal ». Il me fit rejoindre l'état-major de la première armée qui avait pénétré en Allemagne, et où je me suis lié en très fortes amitiés avec des anciens du maquis de Franche-Comté : Romuald et Jacqueline de Jomaron, Georges Lefèvre.

La réalité de la résistance fut assez belle pour n'avoir pas besoin de légende. Il y eut évidemment des conflits, des conflits de personnes, des conflits d'idées et il y eut des armes pour les uns détournées par les autres, il y eut des trahisures d'agents retournés par la Gestapo, il y eut dans certains maquis communistes liquidation de trotskistes résistants et d'autres liquidés jusque dans les camps hitlériens, il y eut des violences inutiles, il y eut des vilénies, mais il n'y eut pas, comme en Yougoslavie conflits armés fratricides entre les résistants légitimistes et résistants communistes, comme en Grèce, comme en Pologne ; c'est-à-dire que dans l'essentiel, notre résistance demeura fraternelle.

On a vu des internationalistes découvrir la patrie.

On a vu beaucoup de nationalistes abandonner racisme et antisémitisme.

Pendant cette période, si noire et si lumineuse, nous avons été des justes.

Tous ne le sont pas demeurés. L'esprit de résistance, c'est d'être ouvert et non aveugle à tous les dénis et à toutes les oppressions.

Beaucoup ont accepté le régime soviétique et le goulag.

Beaucoup ont accepté la répression à Sétif et à Madagascar.

Le danger est là « dans l'opprimé d'hier, l'opresseur de demain », disait Victor Hugo.

Bien entendu et heureusement, nous sommes dans une nation qui n'opprime plus. Mais quand on a été résistant, comme nous l'avons été, comment ne pas ressentir émotion et douleur pour tous les peuples qui souffrent de la domination, de la répression de l'humiliation. Je me trahirais si je n'évoquais pas ici aujourd'hui, la Tchétchénie et la Palestine tout en étant conscient de la situation historique, tragique d'Israël.

Les nazis nous nommaient terroristes. Il y eut, et je crois que dans toute résistance il y a une part minoritaire qu'on peut appeler terroriste, c'est-à-dire frappant surtout, ou principalement, des civils. Mais on ne peut réduire notre résistance à ce terme. On ne peut réduire, quelles que soient les parts terroristes qu'elles comportent, les résistances nationales au terrorisme.

Le message de notre résistance a été un NON à l'oppression, qui a été un OUI à la liberté.

Sachons garder en nous l'esprit de ce NON qui est ce OUI et l'esprit de ce OUI qui est ce NON.